N° 10 Du 18 au 25 Mars 1900

LES PLEBEIENNES

PROPOS D'UN SOLITAIRE

HEBDOMADAIRE

PAR

SÉBASTIEN FAURE



Adresser tout ce qui concerne

LES PLÉBÉIENNES

à M. l'Administrateur,

86. RUE ROCHECHOUART A PARIS

—o—

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE		EXTERIEUR	
Un An.......	**6** francs.	Un An.......	**8** francs.
Six Mois.....	**3** —	Six Mois.....	**4** —

LE JUIF PORTE MALHEUR

Vous avez cru que l'incendie du Théâtre-Français était dû au mauvais état des appareils de chauffage ou d'éclairage, ou bien à l'imprudence de quelque artiste, ou encore au manque de surveillance du personnel *ad hoc*, ou encore à la maladresse d'un machiniste ?

Pauvres cerveaux que vous êtes ! Faut-il que vous soyez de courte vue, gens bornés qui attribuez à des causes si futiles une telle catastrophe !

De si grandes calamités pouvaient-elles sortir d'un tuyau qui éclate, d'une allumette qui tombe, en un coin obscur sur des chiffons y oubliés, de la négligence ou de l'étourderie d'une habilleuse ou d'un balayeur ? Allons donc ! Ce sont là raisons banales tout au plus bonnes à donner un semblant de satisfaction à des curiosités d'enfants ou à des esprits simplistes. Ces motifs vulgaires ne sauraient contenter les hommes de pénétration profonde et de sens philosophique affiné.

L'homme éminent — penseur, remueur d'idées, historien, sociologue, écrivain, savant, etc., etc. — qui dirige la *Libre Parole* va nous révéler ce que vos cervelles impuissantes n'ont pu découvrir.

Ecoutez :

La glorification du traître Dreyfus à laquelle s'était voué cyniquement ce directeur d'un théâtre qui s'appelait le Théâtre-Français, n'a point porté bonheur au logis (1).

Entendez-vous, triples niais ? Et comprenez-vous, maintenant, pourquoi le Théâtre-Français est un monceau de cendres ? C'est tout simplement parce que le directeur de

(1) *Libre Parole* — N° 2880. — La Maison de la Comédie. — Article d'Edouard Drumont, 1re page, 1re colonne.

ce théâtre s'est voué cyniquement à la glorification du traître Alfred Dreyfus. Si M. Jules Claretie avait été, à l'instar de l'autre Jules : le Lemaître de la Patrie Française, ou de l'autre Jules, le Guérin de la Ligue antisémite, un défenseur acharné de Mercier le forfaitaire, de Du Paty de Clam l'Inquisiteur ou de Henry le faussaire, il est absolument certain que ce malheur ne serait pas arrivé.

Vous vous demandez, peut-être, comment il se fait que la maison que j'habite n'ait pas brulé, pourquoi celle de Bernard Lazare, de Zola, de Picquart, de Pressensé, de Mirbeau, et de quantité d'autres immondes Dreyfusards n'ont pas été la proie des flammes ?

Patience, misérables échantillons de l'humain aveuglement ! Qui vous dit que demain l'incendie ne réduira pas tous ces immeubles en poussière ? Et d'abord ces ignobles individus —dont je ne veux pas répéter les noms pour ne pas souiller de nouveau ma plume, — ne sont pas directeurs de théâtres ; et de plus, le fussent-ils, ils ne le le sont pas du *Français*. Et si vous ne sentez pas qu'un théâtre qui s'appelle La *Comédie Française* est voué à disparaître dans un tourbillon de fumée et dans un cercle de feu quand il a pour directeur un glorificateur du Traître, c'est que vous êtes incapables de concevoir et de sentir quoi que ce soit.



C'est une loi, d'ailleurs, que les juifs, les alliés ou les souteneurs de juifs attirent TOUJOURS les catastrophes sur les hommes et les choses auxquelles ils se mêlent (1).

En vain, ferait-on observer à Drumont que cette affirmation est en contradiction flagrante avec sa théorie qui consiste à dire que les juifs sont venus il y a un siècle dans notre pays, dénués et mendiants, et qu'ils possèdent aujourd'hui les trois quarts de la fortune mobilière de la France, phénomène qui, à lui tout seul, atteste que les

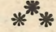
I. *Libre Parole*. — N° 2880, La Maison de la Comédie, article d'Edouard Drumond, 1ere page, 1ere colonne.

Rothschild, les Hirsch, les Erlanger, les Camondo, les Ephrussi et les Pereire n'attirent pas *toujours* les catastrophes. En vain ferait-on remarquer au philosophe infaillible de l'Antisémitisme, que la Banque de France — pour ne parler que de cette affaire — n'a pas périclité depuis qu'elle est entre les mains des Juifs, et qu'elle ne paraît pas appelée à la déconfiture quoiqu'ils y soient mêlés.

En vain, objecterait-on à l'impeccable historien de la France Juive, que les familles de Ligne, de Wagram, de Grammont, de Rivoli, Murat, de Polignac, de Richelieu, d'Elchingen, d'Etampes, de Plancy, de Salignac-Fénelon, de Fitz James, de Las Marmies, della Rocca, de Breteuil, de Rochechouart, de Tailly, de Lucinge-Faucigny, de St-Jean de Lantilhac, de Quelen, de Baye, de Castries, d'Harcourt, de la Rochefoucault, Violet de Presles, de Grouchy, Legrand de Villers, de Behague, de Kerjégu, de Monnay, de Noailles, etc., etc... ont, non seulement conservé, mais accru leur splendeur bien qu'elles aient mêlé leur sang à celui des Juifs.

L'incomparable penseur qui, depuis quinze ans, chevauche sur le dada antijuif, s'obstinera à rabâcher que le *Juif porte malheur*. Cet homme néfaste, bourreau de tout un peuple, sait que rien ne porte mieux qu'un mensonge opiniâtrement répété et que, à entendre constamment redire la même absurdité, les imbéciles et les ignorants — qui sont la très grande majorité — finissent par prendre cette ânerie pour l'expression d'une incontestable vérité.

Pour l'agent masqué des Jésuites, le Juif doit être le pestiféré des temps modernes, celui dont on doit s'éloigner, celui qu'il faut isoler et maudire, celui dont le simple voisinage est dangereux, dont le contact est mortel, le lépreux qu'il est urgent de tuer, afin de n'être pas contaminé par lui.



Je laisse à d'autres, le soin de rechercher les responsa-

bilités apparentes et matérielles dans le sinistre d'hier. Ma conviction est faite quant à moi. Je crois fermement que les vieilles institutions, les vieilles choses de France, celles qui ont été imprégnées des effluves de générations successives ont réellement une âme et un esprit, qu'elles vivent, en un mot, d'une vie à elles. La Comédie-Française a voulu finir, elle s'est détruite pour ne pas être déshonorée... (1)

Ainsi que l'enquête parvienne — j'avoue qu'une enquête aboutissant serait un fait sans précédent, mais admettons l'hypothèse --- à établir que c'est à un tuyau avarié du calorifère, qu'est imputable l'incendie du 7 mars, que l'enquête réussisse à fixer les circonstances dans lesquelles l'incendie a éclaté, Drumont ne verra là que les causes apparentes et matérielles du sinistre. Mais sa conviction n'en sera pas ébranlée. Il n'en restera pas moins convaincu que c'est pour ne pas être déshonorée que cette vierge : la Comédie-Française, s'est suicidée plutôt que de tomber vivante au pouvoir des violateurs. Il n'en persistera pas moins à croire « que les vieilles institutions, les vieilles choses de France ont réellement une âme et un esprit. »

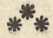
Je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien savoir de quoi est faite l'âme de ces institutions de France déjà vieilles : l'Armée, la Magistrature, la Police. Où se tient-elle, cette âme de l'armée : dans l'épée d'un coquin comme Mercier, d'un massacreur comme Galliffet ou d'un bourreau comme Gallièni ? Où se tient-il l'esprit de la magistrature : dans le réquisitoire d'un Bulot qui demande le bagne pour les anarchistes, dans celui d'un Octave Bernard qui requiert le bannissement d'un Déroulède, ou dans celui d'un Bonnet qui envoie en prison sept enfants pour l'incendie d'une église ?

Où réside-t-elle l'âme de la police : dans la déposition mensongère d'un mouchard ou dans le coup de poing d'un passeur à tabac ?

---

(1) « Libre Parole » N° 2880. La Maison de la Comédie. Article d'Edouard Drumont. 1re page, 2me colonne.

Pourquoi ces vieilles institutions de France ne veulent-elles pas finir, elles aussi ? Pourquoi ne se détruisent-elles pas, · · ainsi que la Comédie Française — pour ne pas être déshonorées ? Pourquoi Casernes, Prétoires et souricières de Police ne flambent-ils point ? Pourquoi Drumont lui-même, n'imite-t-il pas ce noble et salutaire exemple ? Il lui serait pourtant bien facile de se couler dans l'une de ces ch emises soufrées qu'il prépare à tous ceux qui repoussent sa doctrine de cruauté et de bêtise. Et ce serait un spectacle magnifique que celui de cet Inquisiteur, allumant lui-même le bûcher sur lequel il serait consumé par les flammes, parce que, comme celle de la Comédie Française, son âme aurait compris qu' « elle n'avait plus de raison d'être dans cette France où tout ce qui rappelle nos traditions, nos souvenirs, notre physionomie caractéristique et personnelle est systématiquement anéanti par les cosmopolites, leurs complices et leurs affidés ».



Une dernière citation extraite de cet article où l'odienx le dispute à l'incohérent :

La Comédie Française n'a pas voulu jouer devant cette horde de Juifs de toutes les tribus, de rastaquouères de toutes les couleurs, d'écumeurs et d'escrocs de tous les pays, de marchands de lard salé de toutes porcheries, qui vont se ruer sur la capitale pour se faire décorer par fournées par Millerand.

Eminent Barbapoux, mille pardons ! La Comédie Française ne demande qu'à jouer et elle jouera devant ce tas de vilaines gens, destructeurs de toute religion de toute race et de toute nationalité, chrétiens autant que juifs, qui se rueront sur la capitale pour y gaspiller le superflu d'une opulence qu'ils ont volée au prolétariat mondial, les uns au nom du Talmud, les autres au nom de l'Evangile, ceux-ci bénis par les curés, ceux-là approuvés par les rabins.

La Comédie Française jouera dans sa propre Maison, très probablement d'ici là reconstituée. Et s'il est exact qu'« elle ait voulu finir pour ne pas être déshonorée », il lui restera la ressource de se détruire à nouveau afin de ne pas subir l'outrage qu'on lui veut imposer.

BIEN FAITS POUR S'ENTENDRE

M. François Coppée, revenu de Saint-Sébastien où il était allé embrasser l'illustre Proscrit (c'est étonnant comme on se bécote dans le parti nationaliste !) s'est arrêté à Angoulême. Une grande réunion avait été organisée par les bonapartistes et cléricaux de la région chez un gros exploiteur du pays, un certain Dupuy, fabricant de papiers, dont les opinions réactionnaires sont connues de tous.

Tel le corbeau de la Fable, Coppée a ouvert son large bec et laissé tomber son fromage. Les feuilles d'Etat-Major et de Bénitier rendent comptent en détail de ce qu'il a dit : Quelle misère dans l'expression ! Quelle indigence dans la pensée !

Le pauvre François a consacré une bonne partie de son élucubration à expliquer à ses auditeurs qu'il était candidat sans l'être, puisque les électeurs de Déroulède ont encore leur député ; mais que, bien que n'étant pas encore candidat, il allait l'être bientôt et que c'était tout comme s'il l'était déjà.

Bref, on n'a jamais pu comprendre si Coppée était ou n'était pas candidat.

Pour sortir de la galère sur laquelle il s'était imprudemment embarqué, le médiocre versificateur de *Sévero Torelli* a entonné l'hymne bien connu à la louange du Grand Patriote qui... du vaillant Français que... de l'éminent chef dont... je vous fais grâce du reste.

Et comme il était à court de raconter ce que Déroulède lui avait dit sur la terre d'exil, le candidat sans l'être se mit à narrer à ses auditeurs de vieilles histoires, entre autres celle de sa visite au président de la Ligue des Patriotes quand ce dernier était détenu à la Santé.

Cette partie du récit est à citer sans y changer un iota.

« Mon regard, alors, se fixa sur le large ruban de la Légion d'honneur, auquel ses atroces ennemis n'ont tout de même pas eu l'audace de toucher ; et par une association d'idées qui ne vous surprendra pas, devant le carré de moire rouge qui brillait sur la poitrine de Déroulède, il m'a semblé que je voyais saigner le cœur même de la Patrie ».

Et voilà !

Que dites-vous de l'imagination furibonde du mauvais rimeur qui a produit la *Grève des Forgerons* ?

Des auditeurs tant soit peu sensés auraient pouffé de rire ; les canards nationalistes affirment que, bien loin de se tenir les côtes ceux de Coppée ont éprouvé, à ce passage du discours, une émotion profonde, puis une explosion d'enthousiasme.

Allons ! Les électeurs d'Angoulême feront bien d'envoyer François à la Chambre. Ils seront dignes de leur député. Leur député sera digne d'eux. Ces gens-là sont faits pour s'entendre.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

Ma tournée de conférences se poursuit dans d'excellentes con,-ditions. Les salles sont pleines, les auditoires attentifs, sympathiques.

Ce ne sont plus les réunions tumultueuses d'il y a dix-huit mois, quand l'affaire Dreyfus provoquait l'extraordinaire effervescence qu'on n'a pas oubliée et dont les militants garderont longtemps encore le souvenir. Mais c'est une propagande autrement féconde et profonde qui s'accomplit ; car, si l'agitation se traduit par de moins violentes manifestations, elle détermine dans les consciences un travail infiniment plus sérieux et plus durable.

Au lendemain des conférences, des discussions s'engagent, des-controverses s'élèvent sur les idées exprimées,sur les conséquences qu'il convient d'en dégager, et les ateliers, le cafés, les rues s'emplissent du choc des opinions.

Je ne doute pas que les lecteurs de ces *Plébéïennes* ne soient heureux d'apprendre que, notamment dans les villes où les idées libertaires avaient été, jusqu'à ce jour, rarement exprimées. on peut dire, sans la moindre exagération qu'elles ont, durant plusieurs jours, défrayé toutes les conversations. Ce qu'ils seront heureux d'apprendre aussi, c'est que partout les camarades anarchistes et révolutionnaires m'ont fait le plus amical accueil. On aurait pu croire qu'ils avaient à cœur de me témoigner une amitié d'autant plus vive que je pouvais être enclin à en douter davantage.

Plus d'une fois j'ai senti les larmes me monter aux yeux quand, d'une voix grondeuse et coupante, le geste rude et bon, la main ouverte et familière, un camarade d'il y a déjà dix ans, me disait très ému lui aussi : « Eh bien ! mon vieux. C'est-il donc vrai que tu veux t'isoler, lutter tout seul, faire ta propagande en solitaire ? Faut-il qu'on t'en ait fait, hein ! pour que tu aies pris une telle résolution ! Mais, n'aie pas peur, va. Laisse dire, laisse jaser, laisse débiner. Nous les connaissons, nous autres, les débineurs. Et nous ne les écoutons pas. »

Alors, c'était à qui me rassurerait et les poignées de mains succédaient aux poignées de mains, étreintes fraternelles qui en disaient plus long que toutes les paroles.

Je mentirais si je n'avouais pas que ces témoignages de confiance et d'amitié m'ont réconforté et réchauffé le cœur.

Que tous les compagnons qui me les ont prodigués trouvent ici l'expression sincère de mes remerciements pour la joie que j'en ai ressentie et pour les encouragements que j'y ai puisés.

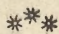
A BATONS ROMPUS

Les deux causes principales d'agitation sont actuellement les grèves qui sévtssent un peu partout et les prochaines élections municipales.

Un certain nombre de camarades ont eu l'idée de m'écrire ces jours-ci, pour m'engager les uns à me mêler aux mouvements grévistes de leur région, les autres à prendre part — comme abstentionniste — à la mêlée électorale en vue de laquelle les parties locaux paennent leurs dispositions.

A tous j'ai répondu que je n'en ferai rien, et j'ai donné les motifs de ce refue.

Mais comme d'une part, je prévois que, vu les circonstances, de telles demandes peuvent m'être fréquemment adressées; comme, d'autre part, il ne me parait pas inutile d'indiquer publiquemcnt les raisone pour lesquelles je me refuse à intervenir soit dans la lutte électorale, soit dans un mouvement de grève, je crois bon de faire connaître ici ces raisons, une fois pour toutes.



1° LES GRÈVES

Je professe l'opinion que c'est aux seuls ouvriers qu'appartient et que doit rester tout entière la direction de leurs grèves, ce sont eux qui, pour les motifs que, mieux que quiconque, ils connaissent, ont résolu de faire grève; eux qui, après y avoir mûrement réfléchi et en avoir délibéré, ont volontairement cessé le travail; eux qui, ayant établi entre eux, par

leurs groupements corporatifs, par leurs syndicats professionnels, par leurs fédérations et leurs Bourses de travail, les centres qui leur permettent de rester en incessantes relations ont toute facilité pour échanger leurs vues, se communiquer leurs impressions et orienter, suivant l'occurrence, leurs efforts communs ; eux enfin qui, courant tous les risques de l'aventure, jouent délibérément leur pain, leur sécurité et le repos de leurs familles.

Dès lors, j'estime qu'ayant été assez grands garçons pour peser les conditions dans lesquelles il leur a paru nécessaire d'abandonner l'usine ou l'atelier, ils peuvent, ils doivent être assez grands garçons pour apprécier les circonstances et adopter la ligne de conduite que celles-ci leur imposent.

Je dis sans cesse à ceux qui me lisent ou m'écoutent : « Faites vos affaires vous-même ; ne confiez pas à d'autres le soin de penser et de vouloir pour vous ; ne donnez à personne mandat de parler ou d'agir en votre lieu et place. Ne permettez pas à des éléments étrangers, si sympathiques qu'ils vous soient, si formellement acquis à vos intérêts qu'ils puissent être, de se glisser parmi vous, de s'immiscer dans vos propres affaires. Vos conditions de travail, fixez-les entre vous, salariés ; vos revendications, précisez les entre vous, travailleurs, rien qu'entre vous ; et ne demandez qu'au sentiment de vos propres intérêts et à la conscience de vos propres droits les conseils et l'énergie dont vous avez besoin ».

Eh bien ! Ne serait-il pas du dernier ridicule que je me misse en contradiction avec des exhortations si précises ? Et ne serais-je pas coupable d'intervenir moi-même, alors que je désapprouve l'intervention de toute personne qui n'a pas un intérêt direct — et de producteur salarié — dans un mouvement de grève?

Cette manière de voir ne signifie pas le moins du monde que je doive me désintéresser de ce que décident et font les grévistes. L'homme de pensée et de propagande conserve toujours le droit d'exprimer son opinion, de donner son avis, de formuler un conseil, de signaler un péril, de préconiser une attitude, une tactique ou une solution. Mais il doit le faire avec les moyens d'action qui lui sont propres et en restant dans la sphère où il se meut normalement.

S'il consent à prendre la direction d'une grève, s'il y joue, à un titre quelconque, un rôle officiel quel qu'il soit, il se substitue aux travailleurs en grève ; à mon sens, il sort de son rôle, usurpe des attributions qui ne sont pas siennes ; il commet une faute.

Cette faute, je ne veux pas la commettre.

Et puis qu'irais-je faire au milieu d'une population en grève ? Disserter, pérorer prêcher le calme ou la violence ? Les endormeurs sont toujours assez et même trop nombreux. Quant à la violence, je n'ai jamais été de ceux qui y poussent autrui tout en se gardant bien d'y participer; et je confesse sincèrement que, si je suis avec attention et intérêt tous les mouvements de grève, parcequ'ils sont une notation de la mentalité prolétarienne et du tempérament populaire, les questions de simple salaire ou de réduction d'heures de travail ne vont pas jusqu'à me passionner.

Aux prédications violentes, il faut une atmosphère de bataille; et l'on conviendra que les manifestations pacifiques, drapeaux au vent, bannières déployées, les interminables et silencieuses théories de grévistes se déroulant dans les rues, les promenades calmes et presque joyeuses des populations ouvrières ayant à leur tête les cohortes de jeunes filles et les ribambelles d'enfants, on conviendra que ces processions ne donnent point l'impression de la lutte âpre, violente, tragique: voici une considération qui a son importance.

Il n'y a plus de gréve sans un comité dit « de la grève » lequel dirige le mouvement. Quels que soient, quels que puissent être les membres de ce comité, celui-ci est, de par ses fonctions, nécessairement ami du calme, de la discussion avec le Patronat, de la conciliation. Il est pénétré des responsabilités qu'il assume et des conséquences graves que peut entraîner tout conflit. Fût-il composé des intelligences les plus élevées, des consciences les mieux intentionnées et des tempéraments les plus énergiques, ce comité se trouve, par la force même des choses, revêtu d'une autorité qui — comme toute autorité — prend ombrage de toute influence de toute ingestion qui n'émanent pas d'elle.

Que surgisse un agitateur en dehors des directeurs officiels de la grève, et ces derniers voient, *d'instinct*, en lui un adver-

saire. L'Adversaire du comité devient bien vite l'adversaire de la grève, l'ennemi de l'ouvrier, l'ami du Patronat et du Gouvernement, c'est-à-dire, un traître ou un agent provocateur.

Or, si rien n'est plus facile que de capter la confiance du prolétaire, rien n'est plus commode que d'exciter sa défiance : il a été si souvent dupé, trahi ! Et c'est dans ces moments d'effervescence que la classe ouvrière, se possédant le moins se trompe le plus aisément et sur ceux qui la servent et sur ceux qui se servent d'elle.

On pense bien que je ne saurais faire partie des comités de grève ; on pense bien aussi qu'il m'arriverait fréquemment de ne pas être d'accord avec les directeurs de la grève. Dès lors, que serais-je, après vingt quatre heures passées au milieu des grévistes, si ce n'est un agent provocateur ou un défenseur des Patrons ? Et, dans ce cas, quelle pourrait-être mon action? — Nulle.

Eh bien ! je n'ai pas le goût des efforts que, d'avance, je sais devoir être stériles.

Telles sont les raisons pour lesquelles il ne me plaît pas de me jeter dans la fournaise gréviste.

J'expliquerai, la semaine prochaine, pour quels motifs je ne veux pas non plus me mêler aux agitations que provoquent les manifestations du suffrage universel.

SENTIMENTALISME CABOTIN.

Le jour même où Mlle Jeanne Henriot, de la Comédie-Française, mourait dans les flammes, une explosion de grisou faisait quatorze cadavres dans les mines du Martinet, à Alais.

La jeune artiste était tragiquement arrachée à l'affection des siens et à la sympathie de ses admirateurs. Certes, c'est triste.

Mais combien plus triste le sort de ces infortunés qui ne connaissaient de la vie, eux, que les duretés, les périls et les privations, de ces pères de famille, dont la mort va laisser dans la misère la compagne et les mioches qu'ils aimaient !

Et pourtant, du torrent de larmes que ces deux catastrophes simultanées ont fait verser, c'est à peine si quelques gouttes se sont égarées sur les victimes de la seconde.

Du grand public, personne, ou à peu près, ne s'est enquis de leur nom, de leur âge, de leur état civil, tandis que chacun lisait anxieusement les plus minces détails d'une existence trop

courte encore pourtant pour être bien accidentée, bien émouvante.

Serait-ce donc que dans leur amour du clinquant, dans leur griserie de la mise en scène les foules ne s'intéressent qu'à ce qui brille et occupe la rampe ? Serait-ce que les sinistres qui engloutissent les ouvriers sont si fréquents qu'ils semblent dans l'ordre et faire partie des inévitables fatalités sur lesquelles c'est perdre son temps que de se lamenter ?

Serait-ce que la mort n'apparaît véritablement cruelle que lors qu'elle s'abat sur qui possède les privilèges de la jeunesse, du charme et de la fortune ?

Non ! Ce contraste frappant entre l'émotion débordante de tout un peuple pleurant sur la tombe d'une artiste jeune, belle et fêtée et l'indifférence du même peuple devant le cercueil de quatorze travailleurs, ne procède pas de considérations ni d'impulsions de tel ordre.

Il prouve tout simplement que le sentimentalisme de notre époque est cabotin.

AVIS IMPORTANT

relatif à la tournée de conférences

Une indisposition assez grave m'a retenu à Grenoble et forcé d'y prendre quelques jours de repos. Je suis heureux d'annoncer à mes lecteurs que me voici tout à fait rétabli et que j'ai repris le cours forcément interrompu de mes tournées.

Par suite de ce facheux contretemps la date de toutes mes conférences se trouve retardée d'une semaine, de sept jours exactement.

Je serai donc : le jeudi 16 mars, à Avignon, le 17 à Apt, le 18 à Manosque, les 19, 20 et 21 à Nice, le 22 à Toulon, les 23, 24 et 25 à Marseille, les 26 et 27 à Nîmes, le 28 à Alais, les 29 et 30 à Montpellier, le 31 à Cette.

En avril, je serai : le 1er et le 2 à Narbonne, le 3 à Béziers, les 4 et 5 à Toulouse, le 6 à Agen, les 7, 8 et 9 à Bordeaux.

J'indiquerai prochainement la suite de mon itinéraire. Je serai de retour à Paris le 15 avril ; mais pour repartir peu de temps après et faire la tournée de l'Ouest et du Nord.

Mon itinéraire est donc fixé jusqu'au 9 avril. J'avertis les personnes qui, habitant des localités voisines de celles qui figurent

sur l'itinéraire ci-dessus, seraient désireuses que je vinsse dans leur ville, que je serai dans la nécessité de leur refuser cette satisfaction.

L'obligation où je suis de m'assurer, longtemps d'avance, les salles de réunion, et de commander, longtemps d'avance aussi à mon imprimeur, les affiches et les prospectus, me contraint à tracer longtemps d'avance un itinéraire que je ne puis modifier, même légèrement par la suite.

Après Bordeaux, je visiterai Niort, Poitiers, Châtellerault, Tours, Châteaurenaud, Angers, Nantes, Saint-Nazaire, Brest, Rennes, Le Mans, Le Havre, Rouen, Elbeuf et le Nord.

En temps utile, je me mettrai en rapport avec mes correspondants dans ces diverses villes. Je les prie de ne pas s'impatienter si je ne réponds pas *tout de suite* à leurs lettres. Je ne pourrais le faire utilement.

Il va de soi que les « Plébéiennes » continueront à paraître régulièrement et que je ne cesserai pas de les rédiger intégralement.

Je prie mes correspondants, si l'objet de leur lettre est personnel ou se rattache à ma tournée de conférences, de m'écrire « poste restante » aux villes et aux dates ci-dessus indiquées; si l'objet de leur lettre concerne les « Plébéiennes », à un titrequelconque. de l'adresser à M. l'administrateur des PLEBEIENNES, 86, rue Rochechouart, Paris.

NOTES ADMINISTRATIVES

Sur sa simple demande toute personne recevra, et sans aucun frais, les numéros parus des Plébéiennes.

Prière aux lecteurs d'exiger autant que faire se pourra que les marchands de journaux exposent les Plébéiennes *à leur étalage.*

Comme je suis en tournée de conférences je prie mes correspondants, pour tout ce qui concerne les Plébéiennes *d'adresser lettres, mandats, etc., à M. l'Administrateur des* Plébéiennes, *86, rue Rochechouart à Paris.*

Imprimerie Française, 123, rue Montmartre, Paris.— J. DANGON
Le Rédacteur-Gérant : S. FAURE